

Introduction

Xiaxiang, le mouvement qui a forgé une génération

De 1968 à 1980, près de 17 millions de jeunes Chinois des villes ont été envoyés autoritairement à la campagne à la fin de leurs études secondaires. Cette importante migration organisée s'est accomplie dans le cadre d'un des mouvements politiques les plus radicaux que la République populaire de Chine (RPC) ait produits, puisque ces jeunes citadins devaient en principe se transformer en paysans pour le reste de leurs jours. Des départs similaires avaient déjà eu lieu de 1955 à 1966, mais à une échelle beaucoup plus réduite et sur la base du volontariat. Les premiers envois, présentés généralement en Chine comme une initiative du Président Mao, avaient en fait été directement inspirés par un modèle soviétique, en l'occurrence une politique lancée par Khrouchtchev en 1953. Mais la forme et l'ampleur prises par ce mouvement en RPC à partir de 1968 en font un phénomène sans précédent dans le reste du monde comme dans l'histoire antérieure de la Chine.

Cette expérience a profondément marqué toute une génération citadine. Elle a bouleversé le cours de la vie des millions de jeunes gens concernés (soit, environ, la moitié de leur génération) et influé sur celle de leurs parents, de leurs frères et sœurs, sur l'ensemble de la société urbaine comme sur une bonne partie de la société rurale, contrainte de faire une place à ces hôtes encombrants. Le mouvement s'inscrivait dans le cadre d'une politique générale, voulue par Mao Zedong, qui a eu, notamment, une influence très négative sur la qualité de l'enseignement à cette époque. Même les jeunes citadins qui ont échappé à l'envoi à la campagne ont souffert des effets de cette politique. Ainsi, l'ensemble de cette génération a pu être qualifiée de « génération perdue ». Le sentiment d'appartenance à une génération spécifique a été particulièrement fort chez les jeunes gens qui se trouvaient dans l'enseignement secondaire au moment du lancement de la Révolution culturelle, en 1966, et qui sont partis en masse à la campagne, en 1968 et 1969. Pour ces contemporains de la génération de 1968 en France, le séjour à la campagne, qui a duré cinq ou six ans en moyenne mais pour certains jusqu'à dix ou onze ans,

a eu une influence plus durable que le Mouvement des gardes rouges, événement exceptionnel certes, mais bref et largement déconnecté de l'avant et de l'après. Pourtant, tout le monde en Occident a entendu parler des gardes rouges et de la Révolution culturelle, alors que peu de gens connaissent le mouvement d'envoi des « jeunes instruits » à la campagne. Le présent ouvrage tente modestement de remédier à ce déséquilibre.

Les mots pour le dire

Une présentation des termes chinois liés à cette politique permettra de mieux comprendre ses origines, ses objectifs et ses formes. Rappelons tout d'abord que le Parti communiste chinois (PCC) a historiquement entretenu des relations privilégiées avec la campagne. Contrairement à la plupart des autres partis communistes qui comptaient essentiellement sur le soutien de la classe ouvrière des villes pour parvenir au pouvoir, celui de Mao s'est appuyé sur une armée de paysans et sur une stratégie d'« encercllement des villes par les campagnes »¹.

L'expression *xiaxiang* (descendre à la campagne) avait été employée par les communistes chinois dès 1942, dans la base rouge (et essentiellement rurale) de Yan'an, à propos de l'envoi temporaire de jeunes cadres et intellectuels dans les villages. Après la prise de pouvoir de 1949, plus précisément à partir de 1955, les autorités ont appelé une partie des jeunes citoyens diplômés du primaire ou du secondaire à « aller dans les villages » (*dao nongcun qu*), à « descendre à la campagne » (*xiaxiang*) ou à « grimper dans les montagnes » (*shangshan*). L'expression double *xiaxiang shangshan* a été employée pour la première fois dans ce sens, en 1956, dans le « Projet de programme national de développement agricole, 1956-1967 » proposé par le Bureau politique du Comité central². Cette expression était alors utilisée également à propos de l'envoi de cadres et d'intellectuels dans les régions rurales³. De façon logique, l'expression inverse *shangshan xiaxiang* ne s'employait qu'à propos des provinces montagneuses⁴. À la suite

1. Sur l'arrivée du PCC au pouvoir, cf. notamment J. Guillermez, *Histoire du Parti communiste chinois (1921-1949)*, Petite Bibliothèque Payot, 1975, 2 vol., ainsi que L. Bianco, *Les origines de la révolution chinoise. 1915-1949*, Gallimard, 1987.

2. Zhang Hua, « Shilun "wenhua da geming" zhong zhishi qingnian shangshan xiaxiang yundong » (« Essai de discussion du mouvement d'envoi des jeunes instruits à la campagne et dans les montagnes pendant la "grande Révolution culturelle" »), in Tan Zongji *et al.*, *Shinian bou de pingshuo (Évaluation dix ans après)*, Pékin, Zhonggong dangshi ziliao chubanshe, 1987, p. 141.

3. Pour la première fois dans ce sens, semble-t-il, par Liu Shaoqi dans son rapport au 2^e Plenum du 8^e Comité central ; cf. *RMRB*, 27/5/1958, p. 2.

4. Comme le Jiangxi, par exemple. Cf. *RMRB*, 17/2/1960, p. 4. Sur ces problèmes terminologiques, on peut consulter l'ouvrage, malheureusement antérieur à la Révolution culturelle, de T. A. Hsia : *A Terminological Study of the Hsia-fang Movement*, Berkeley, Center for Chinese Studies, 1963. Le terme *xiafang* (envoyer vers le bas) désigne normalement les envois de cadres et d'intellectuels, mais il inclut parfois (de façon inappropriée) les envois de *zhiqing*.

d'un mouvement pour le développement des régions montagneuses, lancé en 1965, cette forme a été de plus en plus souvent employée et a fini par supplanter l'autre comme terme général pour désigner l'envoi à la campagne. L'éditorial du *Quotidien du Peuple* du 9 juillet 1967, par exemple, s'intitule : « Maintenons la juste orientation de l'envoi des jeunes instruits dans les montagnes et à la campagne. » Le grand mouvement de masse lancé fin 1968 s'est ainsi appelé *shangshan xiaxiang yundong* (Mouvement « Grimpons dans les montagnes, descendons à la campagne »). La raison de cette inversion ne tenait pas à une volonté réelle de développer les envois en haute altitude, mais probablement au désir des autorités d'insister sur l'aspect héroïque et glorieux du mouvement (les poèmes de Mao, à la tonalité si grandiose, font souvent référence à la montagne) et d'atténuer l'idée de « descente ». Cependant, dans la vie courante, on employait dans tous les cas le terme *xiaxiang* et c'est ce simple terme qui sera utilisé ici.

Les jeunes gens concernés étaient appelés *zhishi qingnian*, expression que l'on abrégait dans le langage courant en *zhiqing*. En français, ce terme, qui signifie littéralement « jeunes possédant des connaissances », a été traduit par « jeunes intellectuels », « jeunes scolarisés », « jeunes éduqués » ou « jeunes instruits ». Nous retiendrons ce dernier terme (bien qu'il sonne de façon un peu étrange en français), parce qu'il est le plus usité : utilisé systématiquement, dans les années 1970, par les Éditions en langues étrangères de Pékin, il a été souvent repris par d'autres sources. Le caractère peu idiomatique de la traduction n'est pas ici rédhibitoire car le terme chinois constitue lui-même une expression codée, qui ne désignait pas l'ensemble des jeunes gens ayant « de l'instruction », mais seulement ceux qui étaient installés à la campagne ou sur le point d'y partir⁵. Un parfait exemple de langue de bois, donc.

Au début des années 1950, lorsque l'expression est apparue, le diplôme de fin d'études primaires suffisait pour être considéré comme « jeune instruit ». Il est vrai qu'à l'époque, ce terme était essentiellement appliqué aux jeunes ruraux ayant suivi l'école dans un bourg ou une ville, que l'État encourageait à retourner dans leur village d'origine. Mais, dès 1955, et surtout dans les années 1960, on a attribué aussi cette appellation aux jeunes citadins que les autorités voulaient convaincre de partir travailler dans les campagnes, à la fin de leurs études secondaires. À partir de cette époque, deux catégories coexistent donc : les jeunes citadins qui « descendent » à la campagne (*xiaxiang zhiqing*) et les jeunes ruraux qui y « retournent » (*huixiang zhiqing*)⁶. Il sera peu question de ces derniers dans le présent ouvrage, consacré aux envois de jeunes citadins.

5. Cf. *Zhengming*, sept. 1984, p. 65 : « C'était toujours une jeune fille ayant de l'instruction, mais (une fois rentrée à Pékin) personne ne l'appelait plus "jeune instruite". »

6. Il faut cependant faire attention car, dans certains cas, ce terme est employé pour désigner des jeunes citadins partant à la campagne dans le village d'origine d'un de leurs parents, selon un système appelé plus proprement *touqin kaoyou*. Cf. note 42, chapitre 9.

Des départs de jeunes gens des villes vers les campagnes ont été organisés de 1955 à 1980. Cependant, nous ne traiterons pas en détail la période allant de 1955 à 1966, afin de concentrer notre étude sur le grand mouvement de masse lancé à partir de 1968, c'est-à-dire de la fin de la Révolution culturelle *stricto sensu*. Bien qu'il ait hérité en partie de certaines pratiques et institutions antérieures, ce mouvement constitue en effet une entité historique spécifique, tant par son ampleur et par sa forme autoritaire que par ses justifications et par son rôle dans la lutte politique de la fin du règne de Mao.

Puisque ce passage est consacré à ce que Confucius appelait la « rectification des noms », il faut expliciter la définition employée ici de la « Révolution culturelle ». Ce n'est pas celle des « Dix années de la Révolution culturelle (1966-1976) » avancée par les autorités chinoises actuelles. Si ce terme a un sens, il ne peut correspondre qu'à la période d'environ trois ans, de mai 1966 à avril 1969, pendant laquelle des luttes violentes ont entraîné le renversement d'une partie de l'édifice du pouvoir et abouti à l'établissement d'un nouveau pouvoir lors du 9^e Congrès du Parti, congrès qui consacre officiellement la « victoire » (et donc la fin) de la Révolution culturelle⁷. Le seul aspect « révolutionnaire » de cette période a été la participation active d'une partie des masses. Cette « rébellion », bien qu'encouragée et manipulée par Mao, avait une part de spontanéité et d'autonomie qui empêche de considérer la Révolution culturelle comme un simple coup d'État ou une simple lutte de factions. En revanche, après la mise au pas complète des gardes rouges par la répression militaire et l'envoi à la campagne (fin 1968), puis la mise en place du nouveau pouvoir en avril 1969, a débuté une période de luttes de factions très aiguës mais entièrement situées à l'intérieur du système de pouvoir, qui s'est achevée logiquement par un coup d'État : l'arrestation de la Bande des Quatre, en octobre 1976. Les vainqueurs, qui étaient les anciens perdants de 1966, ont confondu les deux périodes dans un même terme, afin de rejeter dans le même opprobre la rébellion anti-bureaucratique de la Révolution culturelle (qui, certes, était inextricablement mêlée à des violences de type fasciste) et la sinistre période répressive de 1969-1976, que l'on devrait plutôt caractériser comme la « fin de règne » de Mao. Cette manipulation terminologique, fondée il est vrai sur une directive du Grand Timonier d'octobre 1974 qui avait alors jugé bon de ressusciter la Révolution culturelle, constitue un élément indispensable de la réévaluation officielle de l'histoire du régime que Deng Xiaoping et les autres vainqueurs de la lutte interne au Parti ont transformée en vérité intouchable en 1981⁸. Dans les années 1970, ce détournement de sens n'a pas été entériné par la population. Lorsque mes interlocuteurs me disaient spontanément qu'ils étaient partis à la campagne « après la Révolution culturelle », cela ne voulait évidemment pas dire « après 1976 », mais « à partir de la fin 1968 ». Dans les années 1980, on

7. Voir le rapport de Lin Biao à ce congrès, in *Hongqi (HQ)*, 5, 1969, notamment p. 7.

8. Cf. « Guanyu jianguo yilai dang de ruogan lishi wenti de jueyi » (« Décision à propos de certains problèmes historiques de notre Parti depuis la prise de pouvoir »), *HQ*, 13, 1981, p. 3-27.

trouve encore les deux acceptions du terme dans les discours et écrits non officiels⁹. Mais, depuis les années 1990, la version officielle s'est imposée dans le langage courant et, avec elle, une conception tronquée de l'histoire de cette période. Estimant qu'un mensonge systématiquement répété ne devient pas une vérité, du moins au regard de l'Histoire, nous emploierons ce terme dans le sens qu'il avait avant que Mao, puis Deng Xiaoping, pour des raisons différentes, ne décident de lui en donner un autre. Lorsque nous citerons des sources utilisant l'autre définition de « Révolution culturelle », nous lui adjoindrons toujours des guillemets. Pour conclure sur ce point, qui est plus que de détail, notons que plusieurs chercheurs occidentaux et d'anciens gardes rouges exilés à l'étranger refusent également la présente définition officielle¹⁰.

Les questions qu'il pose

L'ambition de cet ouvrage est d'apporter une connaissance globale du mouvement *xiaxiang* en présentant non seulement les motivations ouvertes ou cachées des dirigeants qui l'ont lancé ainsi que les moyens qu'ils ont utilisés pour parvenir à leurs fins, mais également les conséquences qu'ont eues ces décisions sur l'ensemble de la société. À travers le bilan de ce mouvement, nous illustrerons les limites du pouvoir totalitaire et les résultats paradoxaux de l'utopie maoïste. En analysant l'arrêt de cette politique, qui coïncide avec le début des réformes, à la fin des années 1970, nous serons amené à réfléchir sur les changements dans les rapports entre pouvoir et société qui ont eu lieu à cette époque.

Les motivations de cette politique sur lesquelles les chercheurs occidentaux, puis chinois, ont le plus souvent insisté sont d'ordre économique et démographique. La RPC s'est en effet singularisée, dès le début des années 1950, par un ensemble de mesures administratives visant à limiter le développement des villes : instauration d'un système strict d'enregistrement de la résidence permettant le contrôle des déplacements, renvoi dans les villages des diplômés d'origine rurale, envoi dans les campagnes et les régions frontalières d'un nombre non négligeable de cadres, de spécialistes, et

9. On trouve un exemple de l'utilisation, à notre avis correcte, du terme de Révolution culturelle dans cette phrase tirée de la postface à un recueil de nouvelles publié dans les années 1980 : « Après la Révolution culturelle, nous avons connu un destin semblable : nous sommes presque tous partis de nos villes, de nos écoles, pour aller dans les villages ou dans les régions frontalières. » Cf. Lu Xing'er, *Yiliu zai huangyuan de bei* (*La stèle laissée sur la steppe*), Pékin, Renmin wenzue chubanshe, 1987, p. 459.

10. Cf. A. Chan, « Editor's Introduction », in Liu Guokai, « A Brief Analysis of the Cultural Revolution », *Chinese Sociology and Anthropology*, Hiver 1986-1987, p. 13, et surtout « Dispelling Misconceptions about the Red Guard Movement : the Necessity to Re-examine Cultural Revolution Factionalism and Periodization », *The Journal of Contemporary China*, 1 (1), Sept. 1992, p. 61-85, ainsi que Liu Guokai (ed.), *Fengshabuliao de lisbi* (*Une histoire qu'on ne peut étouffer*), Hong Kong, Chongxin pingjia wenhua da geming congshu, 1996 (note préliminaire, p. 1-5).

même, comme nous l'avons vu, de jeunes diplômés d'origine urbaine. Ainsi, la Chine est apparue comme un des rares, voire le seul pays du tiers-monde à s'être doté d'un système assez efficace permettant de contrôler l'afflux de paysans dans les villes et même d'organiser un mouvement inverse de population, des villes vers les campagnes. L'ensemble de cette politique, et notamment l'envoi des jeunes instruits à la campagne, a été présenté comme un modèle à suivre ou au moins à méditer pour tous les pays du tiers-monde aux prises avec des problèmes d'urbanisation excessive et de manque de personnel capable d'impulser le développement des campagnes.

La réalité du mouvement *xiaxiang* a-t-elle bien correspondu à ce modèle ? Quelle a été l'importance respective des motivations économiques et politico-idéologiques dans le lancement et la poursuite d'une politique aussi exceptionnelle ? La réduction de l'écart villes-campagnes ainsi que l'union des intellectuels et des travailleurs manuels sont des objectifs affichés du mouvement qui ont suscité un certain enthousiasme en Occident, notamment chez les étudiants, à la fin des années 1960 et au début des années 1970. Dans quelle mesure le *xiaxiang* était-il effectivement motivé par ces idéaux mis en avant dans la propagande officielle ? A-t-il permis de faire avancer leur réalisation ? Que signifiait, dans ce cadre, l'idée d'une nécessaire « rééducation » des jeunes citadins par les paysans ? Les dirigeants n'avaient-ils pas également d'autres motivations politiques ou idéologiques, moins clairement exprimées dans le discours officiel ?

Voilà quelques-unes des questions qui seront soulevées. La question centrale sera celle de la réalité vécue par les jeunes instruits à la campagne, de leurs relations entre eux, avec les paysans, avec les cadres, avec le travail. D'autres, alors, pourront être posées concernant l'arrêt du mouvement et ses conséquences. Pourquoi le *xiaxiang*, pratique alors vieille de 25 ans, a-t-il été définitivement interrompu en 1980 ? Quelles traces ce mouvement a-t-il laissées dans la société, la politique et l'économie chinoises ? Quelle place peut-on lui accorder dans l'histoire de la Chine contemporaine ?

Il est aujourd'hui possible d'établir un bilan de ce mouvement. La méthode pour y parvenir ne peut être que pluridisciplinaire, car le *xiaxiang* était un phénomène complexe, situé au carrefour de nombreux aspects de la vie sociale. On ne peut l'étudier sans faire référence à l'histoire du PCC comme à celle de la RPC ou sans aborder des problèmes touchant à l'économie urbaine et rurale, notamment à la question de l'emploi. Le *xiaxiang* a également constitué un phénomène politique qui était au cœur des relations entre le pouvoir et la société et qui représentait un enjeu dans les luttes internes à la sphère dirigeante. Par ailleurs, l'insertion des jeunes citadins dans un milieu rural a posé des problèmes qui relèvent de la sociologie et de la psychosociologie, et l'impact qu'a eu cette expérience sur l'évolution mentale des *zhijing* concerne également l'histoire des mentalités et l'histoire culturelle. En outre, le *xiaxiang* s'est traduit par une importante migration dont les effets, comme les causes, doivent être analysés d'un point de vue démographique. Enfin ce phénomène social important a engendré un vocabulaire spécifique très riche, officiel et non officiel, dont l'étude est du domaine de la lexicographie (voir le glossaire en fin de volume).

Les sources de son étude

La difficulté d'une recherche sur ce sujet ne réside pas seulement dans la multiplicité de ses facettes, mais également dans la fiabilité des sources disponibles. Le mouvement a eu lieu à une période où le contrôle et la manipulation de l'information avaient atteint en Chine un degré extrême et où l'objectivité, ne fût-ce que statistique, était une valeur ignorée, voire décriée. Le pouvoir, dont la légitimité était fondée sur une image fantasmagorique de la réalité sociopolitique (un peuple composé du prolétariat ouvrier et de son alliée, la paysannerie pauvre, uni autour de son avant-garde, le PCC, et de son grandiose dirigeant, Mao Zedong, pour marcher à grands pas vers la modernisation socialiste tout en luttant sans relâche contre les ennemis du peuple) avait depuis longtemps interdit la recherche sociologique et même toute recherche portant sur sa propre histoire. Cette situation a évolué après la mort de Mao et surtout après le tournant pragmatiste initié par Deng Xiaoping, fin 1978. Dans les années qui ont suivi, la Chine s'est partiellement ouverte, a commencé à publier des statistiques, y compris rétrospectives, et la sociologie a fait sa réapparition comme discipline de recherche et d'enseignement. Pourtant, le système politique restant fondamentalement le même, les limites du changement sont très vite apparues et de nombreux domaines d'étude sont restés tabous. Ce fut le cas du mouvement d'envoi des jeunes instruits à la campagne jusqu'au début des années 1990. Même depuis cette époque, le sujet reste « sensible ». Son étude est tolérée, mais ne peut entrer dans le cadre d'un programme de recherche officiel.

Sources primaires

Notre réponse à la faible fiabilité des sources écrites a consisté à en rechercher le plus possible, et à les confronter de façon critique. Au départ, nous nous sommes surtout appuyé sur des sources orales. Les interviews et entretiens que nous avons réalisés en grand nombre depuis le milieu des années 1970 ont incontestablement constitué notre source la plus importante pour la compréhension profonde de la réalité vécue par les jeunes instruits. Contrairement à de nombreux spécialistes, notamment américains, qui, à l'époque, faisaient appel à ce type de source de façon systématique et organisée, nous y avons eu recours d'une façon un peu accidentelle. En effet, notre intérêt pour le sujet est né d'une rencontre : celle d'un petit groupe d'anciens *zhiqing* du Guangdong passés à Hong Kong à la nage. En compagnie de deux autres jeunes sinisants français résidant également dans la colonie britannique, nous avons pu avoir de longues heures de conversation avec ces réfugiés. Ce qu'ils nous ont raconté de leur expérience, notamment à la campagne, nous a tout à la fois choqué et passionné. Peu de choses étaient connues, en 1975, de la réalité du *xiaxiang*, comme de tout ce qui se passait derrière le « rideau de bambou ». Ces anciens gardes rouges étaient eux-mêmes intéressés par ce que nous pouvions leur apprendre de l'Occident et, notamment, des idéaux politiques et des expériences sociales des étudiants de la génération

de mai 1968. Nous avons alors décidé de faire en commun un livre sur l'expérience des jeunes citadins chinois envoyés à la campagne, qui a été publié sous la forme d'une interview collective¹¹. Cette série d'interviews a été le point de départ de notre recherche et constitue l'une de ses sources.

L'interview collective n'est pas fréquemment utilisée en sociologie ou en histoire orale. Elle peut pourtant constituer un excellent point de départ pour une enquête portant sur des phénomènes sociaux, et donc d'ordre collectif. Comme l'a remarqué un spécialiste en histoire orale, on tâtonne toujours un peu au début d'une recherche, si bien qu'on ne pose pas nécessairement les bonnes questions¹². Les discussions qui s'instaurent entre les participants à une interview collective aident à compenser ces carences initiales. Bien entendu, nous avons éprouvé le besoin de nous référer à d'autres sources pour compléter et, dans une certaine mesure, vérifier ce que nous apprenions par ces interviews. Avec le recul du temps, cependant, nous constatons que non seulement les faits rapportés mais aussi les jugements portés par ces interlocuteurs se sont révélés d'une grande justesse. Nous n'avons, en effet, jamais pu hésiter entre les professions de foi des *zhiqing* modèles de la propagande exprimées dans la langue de bois du moment et le témoignage vivant, empreint d'authenticité, d'interlocuteurs qui n'avaient guère de raisons de passer des heures à mentir. Mais si nous leur avons fait confiance, ce n'était pas seulement parce qu'ils avaient l'air sincères. C'était parce que les comportements et les émotions dont ils nous faisaient part nous paraissaient rationnels dans leur situation et, donc, probablement représentatifs. Nous revendiquons l'utilité de cette sorte d'« empathie » dans la recherche en sciences sociales.

Nous ne pouvions, évidemment, nous contenter de la première série d'interviews collectives portant seulement sur onze anciens *zhiqing* faisant tous partie d'un petit groupe d'amis à l'expérience et aux idées assez proches¹³. Nous avons donc interviewé individuellement, en 1978 et en 1979, 18 anciens *zhiqing* (dont l'un avait été ensuite cadre accompagnateur pour d'autres jeunes instruits), ainsi que trois anciens paysans, auxquels nous avons posé des questions concernant la façon dont les villageois considéraient les jeunes citadins¹⁴.

11. Cf. J. J. Michel & Huang He, *Avoir 20 ans en Chine... à la campagne*, Paris, Éditions du Seuil, 1978. Jean-Jacques Michel est un pseudonyme collectif. Huang He (Fleuve Jaune) est le nom de la revue que nos amis chinois avaient fondée.

12. Cf. Ph. Joutard, *Ces voix qui nous viennent du passé*, Paris, Hachette, 1983, p. 225.

13. Un seul d'entre eux n'était pas originaire de la ville de Canton. Le groupe ne comprenait qu'une jeune fille. Tous avaient été envoyés dans des districts du Guangdong (mais deux d'entre eux avaient d'abord passé deux ans au Hubei). Ils avaient tous été installés dans des villages, à l'exception de deux jeunes gens envoyés dans des fermes, dont l'un était parti avant la Révolution culturelle. Outre ces onze personnes, un jeune « paysan pauvre et moyen-inférieur », lui aussi passé à la nage, a participé à certaines interviews.

14. Ces interviews se sont déroulées à Hong Kong, dans les locaux du *Universities Service Centre*, selon les modalités habituelles à cette remarquable institution : prêt gratuit d'une salle et liberté totale de choix des personnes interviewées.

Nos interviews étaient enregistrées et conduites sur un mode semi-directif, à partir d'un guide d'entretiens identique pour tous, auquel nous rajoutions de nombreuses questions qui nous étaient suggérées par les réponses de nos interlocuteurs. Les interviews se faisaient en deux séances, parfois trois, de trois heures chacune environ, à quelques jours d'intervalle. Nos questions portaient sur tous les faits liés au *xiaxiang*, mais aussi sur les sentiments de nos interlocuteurs à l'époque et sur ce qu'ils pensaient, au moment de l'interview, de leur expérience passée. Nous les interrogeons également sur les raisons de leur passage à Hong Kong. Tous ceux du Guangdong étaient sortis illégalement, à l'exception de l'un des trois paysans. Les deux anciens *zhiqing* shanghaiens et le cadre accompagnateur du Zhejiang étaient sortis légalement, grâce à des liens familiaux.

La question du biais dont auraient souffert les recherches fondées sur des interviews de Chinois du Continent réfugiés à Hong Kong (par suite de leur hostilité supposée au régime communiste) ne mérite plus, aujourd'hui, de réponse détaillée. Comme Lucian Pye¹⁵, nous avons pu constater que, loin de chercher à nuire à l'image de leur pays en exagérant ses aspects négatifs, les Chinois interviewés à Hong Kong avaient plutôt tendance à atténuer, devant un étranger, les éléments les plus sombres de leur expérience, à la fois par fierté nationale et par crainte de ne pas être crus. Ces interviews ont constitué le matériau de base des meilleurs ouvrages produits sur la Chine contemporaine dans les années 1960-1970 par des chercheurs occidentaux, ceux qui ont le mieux résisté à l'épreuve du temps¹⁶.

Pour compléter les témoignages oraux exprimant le point de vue des personnes concernées, nous avons également utilisé deux sources écrites : les témoignages publiés et les œuvres littéraires. Des témoignages intéressants ont été publiés par des Chinois résidant aujourd'hui en Occident, à Hong Kong ou à Taiwan. En langues occidentales, nous avons surtout utilisé ceux qui ont été recueillis par Michael Frolic, ainsi que ceux de Liang Heng et de Yue Daiyun¹⁷. Dans les années 1980, des témoignages sortant du cadre de la propagande ont également été publiés en RPC, surtout dans des revues littéraires. Les plus intéressants sont constitués par deux séries d'interviews recueillies et mises en forme par des écrivains connus, dont

15. L. Pye, « Reassessing the Cultural Revolution », *China Quarterly*, 108, déc. 1986, p. 604-606.

16. On peut trouver une liste partielle d'ouvrages américains fondés en grande partie sur des interviews de réfugiés faites à Hong Kong, in M. Frolic, *Le peuple de Mao*, Paris, Gallimard, 1982, p. 257.

17. M. Frolic, *Mao's People*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1980 (la traduction française de cet ouvrage, citée note 16, n'est pas complète) ; Liang Heng & J. Shapiro, *Son of the Revolution*, Londres, Chatto and Windus, The Hogarth Press, 1983 ; Yue Daiyun & C. Wakeman, *To the Storm*, Berkeley, University of California Press, 1985. En 2000, est paru un autre ouvrage, du même type et de qualité comparable, portant sur le devenir des anciens gardes rouges et *zhiqing* à l'époque des réformes : Y. Jiang & D. Ashley, *Mao's Children in the New China. Voices from the Red Guard Generation*, Routledge, 2000.

certaines sont des interviews d'anciens *zhìqīng*¹⁸. Ces écrivains ont su obtenir de leurs interlocuteurs, en leur garantissant l'anonymat, des « confessions » qu'un chercheur étranger ne pourrait pas facilement recueillir, sur des faits comme des viols ou des activités illégales que, normalement, seuls les protagonistes ou des personnes très proches d'eux connaissent. C'est ce qui leur donne un intérêt sociologique particulier. Parmi les témoignages, les « réflexions sur la création » (*chuàngzuòtán*) et les autobiographies rédigées par des écrivains ou d'autres personnalités connues¹⁹, sont également très intéressantes. La « réflexion sur la création » est, en Chine, un genre à part entière, dont il existe des recueils²⁰. Les postfaces des ouvrages littéraires prennent également très souvent cette forme qui allie autobiographie et réflexions sur la vocation et sur le travail littéraires.

Nous avons aussi eu recours à la « littérature de reportage », très développée dans la Chine des années 1980, où elle tendait à compenser l'absence de reportages dignes de ce nom dans la presse. Certains écrivains de fiction s'adonnaient parfois à la littérature de reportage, mais elle était souvent l'œuvre de « spécialistes ». Parmi ceux qui ont souvent choisi des sujets se rapportant au *xiàxiàng*, le plus connu était sans doute Xiao Fuxing, lui-même ancien *zhìqīng*. Dans les années 1990, d'autres reportages littéraires sont parus, sur des sujets parfois assez sensibles, comme ceux du Sichuanais Deng Xian²¹.

Le *xiàxiàng* a par ailleurs inspiré une littérature de fiction très abondante, généralement l'œuvre de *zhìqīng* et d'anciens *zhìqīng* dont la vocation littéraire a débuté à la campagne. Nous avons dépouillé plus d'une centaine de ces textes. Dans la plupart des cas, cette littérature est authentiquement réaliste, c'est-à-dire ni « réaliste-socialiste », ni « réaliste-révolutionnaire »²². Elle a été écrite, à partir de 1978, par des *zhìqīng* qui avaient envie, après des années de silence ou de mensonge forcé, de raconter ce qu'ils avaient vécu avec leurs camarades. C'est une littérature dans laquelle s'est reconnue toute une génération et qui, surtout au début, s'éloignait peu du reportage ou du témoignage²³. Certes, l'utilisation de matériaux littéraires en sciences sociales

18. Feng Jicai, *Yibaige ren de shì nian (Dix années de cent personnes)*, Jiangsu wenyi chubanshe, 1991 ; Zhang Xinxin & Sang Ye, *Beijingren (Gens de Pékin)*, Shanghai wenyi chubanshe, 1986.

19. Comme celles de Yang Jiang et de Yu Luojin (citées dans la bibliographie).

20. Cf. Wang Meng *et al.*, *Zou xiang wenxue zhi lu (Chemins vers la littérature)*, Changsha, Hunan renmin chubanshe, 1983 ; Ma Shangrui *et al.*, *Beijing zuojia tan chuàngzuò (Des écrivains pékinois parlent de la création)*, Pékin, Beijing shiyue wenyi chubanshe, 1985.

21. Voir les ouvrages de ces deux auteurs cités dans la bibliographie.

22. Un bon connaisseur l'a qualifiée de « néo-réaliste » ; cf. Li Yi, « Wenyi xinzuo zhong suo fanying de Zhongguo xianshi » (« La réalité chinoise reflétée dans les nouvelles œuvres littéraires et artistiques »), in Li Yi, comp., *Zhongguo xin xieshizhuyi wenyi zuopin xuan (Choix d'œuvres littéraires chinoises néo-réalistes)*, Hong Kong, Qishi niandai zazhishe, 1980.

23. M. Bonnin, « The Social Function of Chinese Literature since 1979 : The Case of the "Lost Generation" », in H. Martin (ed.), *Cologne Workshop 1984 on Contemporary Chinese Literature*, Köln, Deutsche Welle, 1986, p. 233-238.

impose toujours de faire la part entre le substrat vécu et l'artifice littéraire. Dans le cas de la Chine, elle impose également de faire la part de la propagande. Même depuis 1978, en effet, « quand on veut dire une phrase vraie, on est parfois obligé d'utiliser une phrase fausse comme litière »²⁴. Dans la mesure où l'on connaît les lieux communs de la littérature de l'époque révolutionnaire chinoise, on peut assez facilement repérer les aspects d'une œuvre qui sont des concessions à un certain nombre de stéréotypes obligés. Ils sont d'ailleurs devenus de moins en moins nombreux avec le temps. Pour séparer ce qui est réaliste et ce qui ne l'est pas, on peut être aidé par les critiques littéraires et par les articles dans lesquels les écrivains eux-mêmes se défendent contre les critiques ou expliquent ce qu'ils ont voulu exprimer. Un bon moyen consiste à demander directement aux auteurs quelle expérience vécue leur a inspiré tel ou tel passage de leurs œuvres. C'est ce que nous avons fait avec plusieurs d'entre eux²⁵ : A Cheng, Kong Jiesheng, Liang Xiaosheng, Mang Ke, Zhang Chengzhi, Zhang Kangkang, Zhang Xinxin et Zhao Zhenkai (Bei Dao). Cependant, le meilleur moyen de juger ce qui, dans une œuvre littéraire, a valeur représentative ou, du moins, est directement inspiré par la réalité, c'est la comparaison avec d'autres sources. Dans l'ensemble, nous avons trouvé une grande convergence entre l'image du *xiaxiang* qui ressortait de ces œuvres et celle que nous avons obtenue par des interviews. Elles ont donc surtout servi à confirmer ce que nous savions déjà, mais elles nous ont apporté également des descriptions détaillées du cadre de vie et des analyses fines des sentiments et des rapports humains impossibles à obtenir par une interview. Nous n'avons retenu de ces matériaux que ce qui était confirmé par d'autres sources ou que nous avons pu vérifier auprès des auteurs eux-mêmes. Ainsi, dans presque tous les cas où des sources littéraires sont citées, nous aurions pu nous référer à un passage d'une interview ou d'un entretien. Mais la même idée aurait été moins bien exprimée et le lecteur n'aurait pu se reporter à l'original. Dans les années 1990, le *xiaxiang* a continué à inspirer de nouvelles œuvres littéraires²⁶ ou cinématographiques, certaines écrites ou tournées par des auteurs ayant émigré à l'étranger²⁷.

En ce qui concerne les témoignages et les interviews d'anciens *zhiqing*, les données ont été largement transformées à partir de 1990, date à partir de laquelle les autorités ont toléré et, dans certains cas, encouragé l'expression de la mémoire du *xiaxiang*, à condition qu'elle se fasse dans certaines limites idéologiques. Le premier recueil publié et la première exposition tenue ont bénéficié d'un très net patronage

24. Liu Xinwu, *Zheli you huangjin (Ici, il y a de l'or)*, Canton, Guangdong renmin chubanshe, 1980, p. 49.

25. Lorsque nos entretiens avaient lieu dans un cadre officiel ou lorsque l'interlocuteur était un écrivain et que l'entretien portait sur certains aspects de son œuvre publiée, nous donnons son nom complet. Dans tous les autres cas, il est désigné par des initiales, afin de préserver son anonymat. 26. Voir les œuvres de Wang Xiaobo citées dans la bibliographie.

27. Cf. Dai Sijie, *Balzac et la petite tailleuse chinoise*, Paris, Gallimard, 2000, dont l'auteur a lui-même tiré un film, ainsi que le film de Joan Chen intitulé *Xiuxiu* (1998).

officiel²⁸. Cette tolérance, qui constitue probablement un phénomène compensatoire consécutif à la répression sanglante du mouvement démocratique de 1989, a permis une véritable explosion de publications et de productions diverses qui ont culminé avec le trentième anniversaire du mouvement, en 1998 : reportages et œuvres littéraires, témoignages ou interviews d'anciens *zhìqīng*, y compris de ceux qui sont restés à la campagne, recueils de poèmes, de chansons, de journaux intimes et même de lettres d'amour de l'époque, albums de photos et séries télévisées. Un long documentaire, composé d'interviews et de documents d'époque, a même été tourné pour la télévision. Bien que, pour des raisons politiques, il n'ait jamais été diffusé, on peut se le procurer sous forme de vidéodisques²⁹.

Il est évidemment indispensable de confronter toutes les sources exprimant le point de vue des acteurs avec les articles de la presse officielle. Sur bien des points, celle-ci est même irremplaçable. Ainsi, dans toute la partie proprement historique de notre travail, nous avons peu utilisé les interviews et entretiens car la mémoire retient rarement les dates des événements et mélange même souvent leur ordre. En revanche, s'il est un cas où l'on doit se méfier de la conception selon laquelle « c'est dans le journal, c'est écrit, donc c'est vrai »³⁰, c'est bien celui de la Chine, surtout dans la période qui nous intéresse.

En ce qui concerne le *xiāxiāng*, la presse n'avait pas pour mission de faire connaître des faits, mais de mobiliser la population concernée. Elle était remplie des actes remarquables des jeunes instruits modèles et des manifestations de soutien et d'enthousiasme de la population à l'égard du mouvement. Cependant, une certaine pratique de cette presse et la confrontation avec les autres sources permettent d'y déceler une part de vérité. Ainsi, la dénonciation répétée, année après année, de certaines « pensées erronées » attribuées à une « petite minorité de personnes » doit

28. Collectif, *Beidahuang fengyunlu (Aventures variées dans le Grand Nord sauvage)*, et *Beidahuang renminglu (Liste des anciens du Grand Nord sauvage)*, Zhongguo qingnian chubanshe, 1990. La sortie officielle de ces deux ouvrages publiés par les éditions de la Ligue des Jeunesses communistes a donné lieu à une cérémonie officielle dans la grande salle de la Conférence consultative politique du peuple chinois. En novembre de la même année, l'exposition intitulée *Hun xi bei tūdi. Beidahuang zhìqīng huìgu zhan (Notre âme reste liée à la terre noire. Exposition des souvenirs des zhìqīng du Grand Nord sauvage)* a été ouverte en grande pompe au Musée de la révolution chinoise. Ont également été publiés dans les années quatre-vingt-dix deux ouvrages importants d'un ancien *zhìqīng* shanghaien : Jin Dalu (ed.), *Kunan yu fēngliú ; « laosanjié » ren de daolu (Difficultés et distinction ; itinéraire des membres des Trois promotions)*, Shanghai renmin chubanshe, 1994 ; Jin Dalu, *Shiyun yu mingyun ; guanyu laosanjiéren de shēngcun yu fazhan (Évolution du monde et destin d'une génération ; à propos de la survie et du développement des Trois promotions)*, Shanghai renmin chubanshe, 1998.

29. Xiao Jian & Guo Xiaodong, *Laosanjié yu gongheguo tong xīng (Les Trois promotions avancent du même pas que la république)*, série de 20 documentaires réunis en coffret de 10 vidéodisques diffusés par Nanjing yinxiang chubanshe. Le script de cette série est publié par Zhongguo wenlian chubanshe, 1999. Voir p. 374, note 140.

30. Ph. Joutard, *op. cit.*, p. 194.

nous inciter à nous demander si cette petite minorité ne constitue pas en fait une grande majorité, surtout si cela correspond mieux aux informations que nous avons recueillies par ailleurs. La presse, en outre, est un instrument irremplaçable pour connaître l'évolution de la politique des autorités et les chiffres officiels d'envois, puisqu'à l'époque, les documents politiques et administratifs n'étaient jamais rendus publics dans leur texte original (sauf quelquefois dans la presse justement), et qu'il n'existait aucune publication statistique spécialisée. Nous avons donc lu des centaines d'articles sur le *xiangxiang*, publiés dans les quelques journaux et revues qui, jusqu'en 1978, étaient accessibles aux étrangers, notamment le *Renmin ribao* (*Quotidien du Peuple*) et le *Guangming ribao* (*Quotidien Clarté*), les deux mensuels théoriques, *Hongqi* (*Drapeau Rouge*) et *Xuexi yu pipan* (*Étude et critique*), ainsi que les émissions de radio, reprenant souvent la presse locale et les dépêches de l'agence officielle Xinhua (Chine nouvelle), traduites en anglais et publiées par la BBC sous le titre *Summary of World Broadcasts. The Far East*, et par le *FBIS* sous le titre *Foreign Broadcast Information Service. Daily Report, People's Republic of China*. À partir de 1978-1979, le nombre de revues et de journaux publiés en Chine a considérablement augmenté et une partie beaucoup plus importante d'entre eux a été disponible à l'étranger. Nous avons consulté un très grand nombre d'articles de cette presse qui, sans être débarrassée de sa fonction de propagande, reflétait mieux la réalité que celle de la période antérieure³¹. Il faut également citer la presse de Hong Kong, quotidienne ou mensuelle, qui a joué un rôle très important, à l'époque qui nous concerne, dans la diffusion d'informations « véritables » sur la RPC, grâce à la liberté dont elle disposait et aux liens particuliers unissant le Continent et ce territoire alors britannique³².

Parmi les sources primaires, il faut également compter les diverses statistiques officielles rétrospectives qui ont été publiées en Chine depuis le début des années 1980. Nous avons consulté un grand nombre de statistiques ayant trait à la démographie, à l'emploi et à l'éducation depuis 1949. En ce qui concerne les envois de *zhiqing*, des statistiques locales étaient parues dans la presse ou avaient été révélées dans des articles académiques. Cependant, c'est seulement en 1987 que nous avons découvert, un peu par hasard, dans un recueil statistique consacré aux problèmes de l'emploi³³, deux tableaux donnant des chiffres assez précis sur les départs et les retours de *zhiqing* de 1962 à 1979. Ces nouvelles données ne remettaient pas en cause l'image que l'on pouvait se faire du *xiangxiang* avant leur parution, mais elles apportaient des précisions très utiles³⁴.

31. Une liste des périodiques cités se trouve à la fin de la bibliographie.

32. M. Bonnin, « Le "China Watching" à Hong Kong », *Le Débat*, 3, juillet-août 1980, p. 102-110.

33. Guojia tongjiju shehui tongjisi, *Zhongguo laodong gongzi tongji ziliao 1949-1985* (*Matériaux statistiques concernant le travail et les salaires en Chine, 1949-1985*), Pékin, 1987, p. 110-111.

34. Cf. graphiques 1 à 3, p. 191-192.

À partir du début des années 1990, grâce à la levée progressive du tabou interdisant aux chercheurs chinois en sciences sociales de publier des articles et des ouvrages académiques sur ce sujet, d'autres statistiques officielles concernant le *xiaxiang* ont été rendues publiques. Quelques chercheurs ont ainsi eu accès à des recueils de statistiques nationales ou locales qui n'avaient pas eu de diffusion publique et en ont donné des extraits dans leurs ouvrages. Les plus importants sont deux recueils de statistiques publiés de façon interne (*neibu*), l'un en 1973, l'autre en 1981, par le Bureau des jeunes instruits dépendant du Conseil des Affaires de l'État (gouvernement), la référence en la matière. Les statistiques publiées en 1987 étaient d'ailleurs visiblement tirées du recueil de 1981. Deux autres collections statistiques sont aujourd'hui disponibles concernant les chiffres du *xiaxiang* pour les différentes provinces. L'une est la collection *Zhongguo Renkou*, comportant un volume par province, publiée de 1988 à 1990 aux Éditions financières et économiques de Chine (*Zhongguo caizheng jingji chubanshe*). Le chapitre 6 de chaque ouvrage traite des migrations et donc du *xiaxiang*, mais de façon assez peu rigoureuse, à quelques exceptions près. Plus intéressante est la série monumentale des annales provinciales (*shengzhi*), qui comportera quelques dizaines de volumes pour chaque province et dont la publication se poursuit depuis la fin des années 1980. Le volume concernant la question du travail comporte un chapitre consacré au *xiaxiang*. Même si, là aussi, il y a de grandes différences de qualité selon les provinces, et même si, malheureusement, seulement la moitié environ des volumes concernant le travail ont été publiés à ce jour, cette collection est très utile car très détaillée, non seulement sur les chiffres d'envois et de retours mais aussi sur le coût du mouvement et sur l'évolution des mesures administratives. Elle montre que, malgré l'uniformité des grandes directives, une certaine marge de manœuvre existait au niveau local³⁵.

Les annales provinciales, ainsi que les ouvrages publiés par les chercheurs chinois dans les années 1990, ont également amélioré notre connaissance d'une source essentielle pour la compréhension du *xiaxiang* : les documents politiques et administratifs internes rédigés par les autorités nationales ou locales. Jusqu'alors ces documents n'étaient connus que de façon très fragmentaire par les éventuels résumés, allusions ou paraphrases reproduits dans la presse officielle de l'époque ou par les publications des services spécialisés de Taiwan, utiles, certes, mais très incomplètes et pas toujours parfaitement fiables. Un recueil de tous les documents importants concernant le *xiaxiang* depuis 1962 a été compilé par le Bureau des jeunes instruits en 1981. Ce recueil *neibu* (« interne », c'est-à-dire, en principe, interdit aux yeux du public ordinaire) dont nous avons pu cependant nous procurer un exemplaire est

35. Outre les annales provinciales, il existe des annales municipales (*shizhi*) et des annales de districts (*xianzhi*). Elles traitent généralement aussi du *xiaxiang*, mais n'auraient d'intérêt que pour une étude locale.

essentiel pour apprécier la politique des autorités centrales ainsi que la façon dont elle a été concrètement appliquée par le Bureau des jeunes instruits³⁶.

La dernière source primaire de notre travail est constituée par les dazibaos que nous avons pu photographier au Mur de la démocratie de Pékin en février et en septembre 1979, et par la presse non officielle parue en Chine pendant la Révolution culturelle et au cours du Printemps de Pékin de 1978-1979³⁷.

Sources secondaires

Jusqu'au milieu des années 1990, les sources secondaires étaient marquées par une grande disproportion entre l'abondance des études occidentales et taiwanaises et la rareté des publications chinoises. Avant 1987, les sociologues et les historiens chinois n'avaient pas été autorisés à faire des études approfondies sur le *xiaxiang* ni même à publier des articles sur ce sujet dans des revues à diffusion publique. C'est seulement cette année-là qu'un article de 15 pages présentant un bilan historique du *xiaxiang* a été publié dans un recueil écrit par des spécialistes officiels de l'histoire du PCC concernant l'évaluation des « Dix années de Révolution culturelle »³⁸. C'est sans doute ce qui explique que l'article que nous avons publié, début 1989, dans une revue chinoise audacieuse³⁹ ait connu, selon l'*Encyclopédie des jeunes instruits*, publiée six ans plus tard, « un très grand retentissement »⁴⁰. Cet article était une présentation révisée de quelques conclusions de notre thèse de doctorat⁴¹, dont nous avons donné une première version dans le mensuel de Hong Kong, *Zhengming*⁴². C'était apparemment

36. Guowuyuan zhiqingban, *Zhiqing gongzuo wenjian xuanbian (Recueil choisi de documents de travail concernant les jeunes instruits)*, s. éd., s.d., préface datée janvier 1981.

37. Nous avons déjà publié quelques photos et quelques textes de dazibaos dans un autre ouvrage sous pseudonyme collectif auquel nous avons participé ; cf. V. Sidane, *Le Printemps de Pékin*, Gallimard, 1980. Sur cette presse et sur les sources disponibles, voir surtout C. Widor (ed.), *Documents sur le Mouvement démocratique chinois, 1978-1980. Revues parallèles et journaux muraux*, vol. 1 et 2, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, Hong Kong, The Observer Publishers, 1981 et 1984.

38. Zhang Hua, *op. cit.*

39. Mixie'er Bo'en (Michel Bonnin), « Zhishi qingnian shangshan xiaxiang yundong : Zhongguo, 1968-1980 » (« Le mouvement d'envoi des jeunes instruits à la campagne : Chine, 1968-1980 »), *Hainan Jishi*, avril 1989, p. 72-78. La revue Hainan Jishi (Hainan Review), qui avait connu un succès populaire pendant sa brève existence, n'a pas survécu à la répression consécutive au 4 juin 1989. Son équipe de rédaction, dirigée par l'écrivain Han Shaogong, comprenait de nombreux anciens *zhiqing*.

40. Liu Xiaomeng, Ding Yizhuang, Shi Weimin & He Lan, *Zhongguo zhiqing shidian (Encyclopédie des jeunes instruits de Chine)*, Sichuan renmin chubanshe, 1995, p. 222-223.

41. M. Bonnin, *Le mouvement d'envoi des jeunes instruits à la campagne : Chine, 1968-1980*, thèse de doctorat nouveau régime, Paris, Éditions de l'EHESS, 1988, 695 p.

42. Pan Mingxiao (Michel Bonnin), « Gaizao yidai ren zhanlüe de xingwang » (« Naissance et déclin de la stratégie de réforme de toute une génération »), *Zhengming*, janvier 1989, p. 54-57 et février 1989, p. 76-78.

le premier article de réflexion publié en Chine sur ce sujet. Le fait qu'un étranger discute, hors de toute langue de bois, des questions fondamentales concernant les motivations et la signification de ce mouvement qui les touchait si intimement a encouragé certains anciens *zhiqing* à réfléchir sur leur expérience et à entreprendre un travail académique sur cette question. D'une part, ils se sont dit, à juste titre, qu'ils étaient encore mieux placés qu'un chercheur étranger pour étudier ce mouvement. D'autre part, cela leur montrait que ce sujet était tout à fait digne d'intérêt d'un point de vue académique. Finalement, cela permettait d'exercer une pression sur les autorités pour briser enfin le tabou de la recherche sur cette histoire⁴³. C'est ainsi que notre article est cité dans les deux premières histoires du mouvement publiées en Chine. Du Honglin semble être le premier à avoir terminé son livre, fin 1990, mais il n'a réussi à le faire publier qu'en 1993. Dans sa préface, il explique ainsi ce délai : « La question des *zhiqing* a toujours été considérée comme sensible, délicate et liée à la stabilité sociale. [...] Les autorités concernées souhaitent que le concept de *zhiqing* ne soit pas mis en avant et que les livres sur ce sujet soient remis à plus tard »⁴⁴. Ce délai a permis à un autre auteur, Huo Mu, d'être le premier, en 1992, à publier une histoire du *xiaxiang*, plus académique et moins « prudente » idéologiquement, dont la conclusion est empruntée à un passage de notre article⁴⁵. L'année 1994 marque un tournant avec la publication d'une histoire, à la fois vivante et bien documentée, du Corps de production et de construction de Mongolie intérieure, rédigée par Shi Weimin et sa femme He Lan, travail qu'ils poursuivront par la publication, en 1996, d'une histoire des Corps de production et de construction dans tout le pays⁴⁶. Entre-temps, ils auront collaboré, pour tout ce qui concerne les fermes militaires et d'État, à la monumentale

43. Entretien avec Liu Xiaomeng, 26/7/2000. Du Honglin (voir note suivante) écrit dans son introduction : « Même les étrangers aux cheveux blonds et aux yeux bleus sortent livre après livre à propos des *zhiqing* chinois » (p. 2), et dans son prologue : « Je ne peux plus rester à regarder, alors que ces observateurs extérieurs discutent de notre histoire, même si c'est leur droit et même si leurs discours ne sont pas sans fondements » (p. 5). La publication d'une version chinoise de l'ouvrage de Bernstein déjà cité relevait du même désir de s'appuyer sur des regards extérieurs pour étayer et stimuler une réflexion sur le *xiaxiang* par les participants eux-mêmes ; cf. Tuomasi Bo'ensitan (Thomas Bernstein), *Shangshan xiaxiang. Yige Meiguoren yanzhong de Zhongguo zhiqing yundong* (Grimpons dans les montagnes, descendons à la campagne. Le mouvement d'envoi des jeunes instruits chinois vu par les yeux d'un Américain), Jingguan jiaoyu chubanshe, 1993, notamment p. 1 (préface du traducteur).

44. Du Honglin, *Feng Chao Dang Luo (1955-1979). Zhongguo zhishi qingnian Shangshan xiaxiang yundong shi* (Vent, marée, vacillement, chute, 1955-1979. Histoire du mouvement d'envoi des jeunes instruits chinois à la campagne), Haitian chubanshe, 1993, p. 1, 2.

45. Huo Mu, *Guangrong yu mengxiang. Zhongguo zhiqing ershiwu nian shi* (Gloire et illusions. Vingt-cinq ans d'histoire des jeunes instruits chinois), Chengdu chubanshe, 1992.

46. He Lan & Shi Weimin, *Monan qing. Neimenggu shengchan jianshe bingtuan xiezhen* (Nostalgie du Sud du Désert. Portrait du Corps de production et de construction de Mongolie intérieure), Falu chubanshe, 1994 ; Shi Weimin & He Lan, *Zhiqing beiwanglu. Shangshan xiaxiang yundong zhong de shengchan jianshe bingtuan* (Mémoire pour les *zhiqing*. Les Corps de production et de construction pendant le mouvement d'envoi à la campagne), Zhongguo shehui kexue chubanshe, 1996.

Encyclopédie des jeunes instruits de Chine, déjà citée, dont les nombreuses entrées présentent un tableau assez complet du mouvement. Les deux auteurs principaux de l'Encyclopédie, Liu Xiaomeng et Ding Yizhuang, publieront ensuite une *Histoire des jeunes instruits chinois* en deux volumes (l'un portant sur l'avant-Révolution culturelle, l'autre sur l'après), ouvrage qui constitue la somme la plus importante à ce jour sur le mouvement dans son ensemble⁴⁷. Un an auparavant étaient parues une histoire et une chronique du mouvement de 1955 à 1981, que l'on peut considérer comme officielles, sinon comme officielles⁴⁸. Les auteurs sont des anciens cadres du Bureau des jeunes instruits, à l'instar de Gu Hongzhang, rédacteur principal et ancien vice-directeur du Bureau. Ils se réclament ouvertement, dans une feuille insérée, de l'approbation du ministère du Travail (qui leur a confié cette tâche), du Bureau des publications, du Département de la propagande et du Centre de recherches sur l'histoire du Parti⁴⁹. L'intérêt de ces deux volumes réside non seulement dans le fait qu'il exprime une évaluation quasi officielle du mouvement⁵⁰, mais plus encore dans le fait que ses auteurs, ayant eu accès à toutes les archives du Bureau des jeunes instruits, fournissent des informations précises et précieuses sur tout l'aspect officiel de l'histoire du mouvement, qu'il s'agisse des documents et du fonctionnement administratifs, des réunions de responsables, des discours des dirigeants ou des statistiques. Ainsi, les statistiques par provinces fournies dans leur ouvrage constituent la série la plus complète dont nous disposions⁵¹.

Outre ces études spécifiques, nous avons également consulté de façon assez systématique les travaux parus en Chine sur les problèmes d'emploi et de démographie (notamment migratoire) à l'époque qui nous intéresse.

Les revues taiwanaises spécialisées dans l'étude de la RPC, notamment la revue *Issues and Studies*, ont publié régulièrement des articles sur le *xiaxiang*. Leur principal intérêt résidait alors dans les documents internes du PCC qu'ils citaient.

Les sources occidentales sont dominées par deux ouvrages de grande qualité, qui ont beaucoup apporté à notre recherche. L'étude de l'Américain Bernstein, parue

47. Ding Yizhuang, *Zhongguo zhiqing shi. Chulan (1953-1968) (Histoire des jeunes instruits chinois. Premières vagues, 1953-1968)*, Zhongguo shehui kexue chubanshe, 1998 ; Liu Xiaomeng, *Zhongguo zhiqing shi. Dachao (1968-1980) (Histoire des jeunes instruits chinois. La grande marée, 1968-1980)*, Zhongguo shehui kexue chubanshe, 1998.

48. Gu Hongzhang, Hu Mengzhou et al., *Zhongguo zhishi qingnian shangshan xiaxiang shimo (Histoire de l'envoi à la campagne des jeunes instruits chinois)*, Zhongguo jiancha chubanshe, 1996 ; Gu Hongzhang, Ma Kesen et al., *Zhongguo zhishi qingnian shangshan xiaxiang dashiji (Annales de l'envoi à la campagne des jeunes instruits chinois)*, Zhongguo jiancha chubanshe, 1996.

49. La personne qui a donné le feu vert pour la publication après corrections est Zhang Hua, chercheur au Centre de recherches sur l'histoire du Parti et auteur du premier bilan officiel du mouvement ; cf. note 2 ci-dessus.

50. Bien entendu, cet aspect officiel ne constitue pas seulement un avantage. Il peut laisser craindre que des informations trop « négatives » aient été passées sous silence ou minimisées.

51. Cf. Gu Hongzhang et al., *Shimo*, p. 302-306.

en 1977, est fondée sur de nombreuses sources écrites et sur des interviews réalisées à Hong Kong entre 1971 et 1973⁵². Elle est centrée sur le mouvement *xiaxiang* débutant en 1968 mais traite également des envois antérieurs à la Révolution culturelle. Son ouvrage, écrit avant la fin du mouvement, souffre évidemment des limites de la documentation disponible à l'époque, ce qui explique sans doute en grande partie nos différences d'interprétation, mais la richesse de ses analyses et de ses sources ainsi que la clarté des problèmes qu'il pose en font un ouvrage de référence sur le sujet. Le travail de l'Allemand Scharping est également important, bien que, n'étant pas rédigé en anglais, il ne soit pratiquement jamais cité hors d'Allemagne⁵³. Scharping étudie toutes les migrations organisées de jeunes gens, de 1955 à 1980. Il ne traite donc pas seulement du *xiaxiang* postérieur à la Révolution culturelle mais également des envois antérieurs, des retours à la campagne (*huixiang*) des diplômés d'origine rurale, et du transfert vers des régions à défricher de quelque deux millions de jeunes paysans, dans les années 1955-1960. Cependant, par rapport aux volumes migratoires en jeu, son ouvrage accorde une place privilégiée au *xiaxiang*. Scharping a fait un gros travail de compilation et d'éclaircissement des chiffres d'envoi et de toutes les statistiques économiques et démographiques liées au *xiaxiang*. Malheureusement, les sources sur lesquelles il se fonde, antérieures à 1980, n'étaient pas toujours très fiables. En revanche, sa lecture attentive et intelligente de la presse officielle lui a permis de donner une présentation très claire de l'évolution de la politique d'envoi à la campagne et de son arrière-plan politique et idéologique.

Outre ces deux ouvrages, de très nombreux articles sur le *xiaxiang* sont parus dans les grandes revues sinologiques internationales. Notons l'intérêt particulier des deux articles consacrés aux manifestations de *zhiqing* à Shanghai, fin 1978-début 1979, par Anne McLaren et Thomas Gold qui se trouvaient à Shanghai pendant ces événements⁵⁴. Nous avons également utilisé, bien qu'il traite peu de la période qui nous occupe principalement, l'ouvrage de Stanley Rosen consacré à l'action des gardes rouges *zhiqing* de Canton pendant la Révolution culturelle⁵⁵. Mention particulière doit être faite ici de l'étude approfondie réalisée sur un village du Guangdong par Anita Chan, Richard Madsen et Jonathan Unger à partir de l'interview de jeunes instruits qui y avaient été envoyés, puis de paysans de ce village, tous ayant fui jusqu'à Hong Kong. Même si leur principal centre d'intérêt n'était pas les *zhiqing*, on trouve

52. T. Bernstein, *op. cit.*

53. T. Scharping, *Umsiedlungsprogramme für Chinas Jugend, 1955-1980*, Hamburg, Institut für Asienkunde, 1981.

54. A. McLaren, « The Educated Youth Return : The Poster Campaign in Shanghai from November 1978 to March 1979 », *The Australian Journal of Chinese Affairs*, 2, 1979, p. 1-20 ; T.B. Gold, « Back to the City : The Return of Shanghai's Educated Youth », *China Quarterly*, 84, déc. 1980, p. 755-770.

55. S. Rosen, *The Role of Sent-Down Youth in The Chinese Cultural Revolution : The Case of Guangzhou*, Berkeley, Institute of East Asian Studies, 1981.

dans les différents ouvrages et articles tirés de cette étude des informations intéressantes sur leur situation et leur mentalité. Bien qu'à l'époque, nous n'ayons pas eu connaissance de nos travaux réciproques, il se trouve que quelques-uns de nos interlocuteurs ont été les mêmes, ce que nous avons découvert plus tard⁵⁶.

Plus récemment, de grandes enquêtes sociologiques sur échantillons représentatifs ont pu être réalisées en Chine par des chercheurs américains, dont certains d'origine chinoise. Portant sur des questions comme la stratification sociale, l'accès à l'éducation et aux emplois prestigieux ou sur le phénomène du *xiaxiang* lui-même, elles sont intéressantes pour l'étude des années 1960-1970 car, fondées sur des itinéraires de vie, elles incorporent (avec plus ou moins de succès) la dimension historique⁵⁷. Une certaine prudence est nécessaire face aux résultats de ces grandes enquêtes pour deux raisons : d'une part, certaines méconnaissances, souvent d'ordre historique, peuvent entacher la conception même de l'enquête ; d'autre part, il est difficile aujourd'hui en Chine de trouver les personnes suffisamment formées et consciencieuses pour réaliser pratiquement ces vastes enquêtes sur questionnaires. Des cas de questionnaires remplis directement par des « enquêteurs » pressés de gagner leur salaire nous ont été rapportés à plusieurs reprises. Par ailleurs, il est possible que certains sujets soient encore considérés comme trop délicats par certaines personnes pour qu'elles y répondent de façon totalement franche.

56. A. Chan, *Children of Mao : Personality Development and Political Activism in the Red Guard Generation*, University of Washington Press, 1985 ; A. Chan, R. Madsen & J. Unger, *Chen Village under Mao and Deng*, University of California Press, 1992 (on trouve, p. 335, la liste de tous les articles tirés de cette étude) ; R. Madsen, *Morality and Power in a Chinese Village*, University of California Press, 1984.

57. X. Zhou & L. Hou, « Children of the Cultural Revolution : The State and the Life Course in the People's Republic of China », *American Sociological Review*, Feb. 1999, p. 12-36 (suivi d'un commentaire par K. Chen & X. Cheng) ; A. Walder, B. Li & D. Treiman, « Politics and Life Chances in a State Socialist Regime : Dual Career Paths into the Urban Chinese Elite, 1949 to 1996 », *American Sociological Review*, April 2000, p. 191-209 ; X. Zhou, N. Tuma & P. Moen, « Institutional Change and Job-Shift Patterns in Urban China, 1949 to 1994 », *American Sociological Review*, June 1997, p. 339-365, ainsi que, des mêmes auteurs, « Educational Stratification in Urban China : 1949-1994 », *Sociology of Education*, July 1998, p. 199-222.

